

# SYMPOSIUM

on the work of  
sur l'oeuvre de

## PATRICE NGANANG

With articles by  
Avec les textes de

Bénicien Bouchedi Nzouanga  
Peter Wuteh Vakunta  
Jean-Michel Devésa  
Roger Fopa-Kuete  
Raoul Djimeli  
D. Vance Smith  
Eric Oka

*Teham*



SYMPOSIUM  
on the work of/sur l'oeuvre de  
**PATRICE NGANANG**  
Avec les textes de /With articles by

Jean-Michel Devésa  
Raoul Djimeli  
Roger Fopa-Kuete  
Bénicien Bouchedi Nzouanga  
Eric Oka  
D. Vance Smith  
Peter Wuteh Vakunta  
**Et deux textes de l'auteur.**

© Teham Éditions, 2023  
[www.tehameditions.com](http://www.tehameditions.com)  
ISBN 979-10-90147-58-4  
Dépôt légal décembre 2023

*Présentations faites à l'École normale supérieure de Paris (France) le 24 mai 2022 et à la Princeton University (USA) le 6 octobre 2022.*

*Patrice Nganang remercie entre autres Nsab Mala, Claire Riffard, Pierre Astier, Guillaume Cingal, Nicolas Martin-Granel, Armelle Touko, Teham Wakam et Amy Reid pour leur participation lors des symposiums, ainsi que l'Association des Femmes Indignées-Bobbi Tanap.*

# L'ART DE LA JONG

Patrice Nganang

## 1. LA SOCIALITÉ RÉPUBLICAINE



*Tombel, zone anglophone, novembre 2017*

*Avant mon arrestation*

Boire est un art d'être ensemble. Être ensemble est double. Il relie les vivants aux morts et donc aux esprits, mais il relie aussi les vivants entre eux. Les Bamiléké ont une danse et, donc, une socialité secrète qui se nomme koungang, et qui

unit les vivants aux esprits du village, aux ancêtres. C'est une fête masculine, au cours de laquelle les festivités sont arrosées au vin blanc qui rythme le pas en le plongeant dans l'extase. Mais la boisson qui relie les hommes aux esprits, c'est la commune mesure de l'acte des libations, ou d'ailleurs, avant de boire, de verser quelques gouttes de son breuvage au sol, dans un réflexe animiste. Parce que le langage camerounais n'a cependant pas de mot pour la socialité minimale qui réunit les gens entre eux indépendamment des esprits, j'ai choisi dans mon roman *Mboudjak* d'appeler cette socialité également le 'koungang', surtout parce que même dans son caractère séculier, il ne s'est pas séparé de sa qualité genrée surtout masculine. Les femmes font intrusion dans cette socialité-ci. Autrement dit, ici il s'agit de groupes constitués surtout d'hommes, même si de plus en plus de femmes s'y retrouvent, surtout durant les Journées de la femme qui, en soi, sont plutôt un carnaval – avec retournement de valeurs. Quand je grandissais la boisson était genrée, et une femme qui boit de la bière, encore plus à l'extérieur de la maison, était marque de stigma, même si cela demeure, aujourd'hui encore, marque de quelques signes de réprobation, qui s'analyse cependant de plus en plus sous l'angle tribal. Les femmes bété boivent trop ; les femmes bamiléké moins. Pourtant imaginez une femme ivre ! Et surtout une femme ivrogne est encore impossible pour le Camerounais ! Même si l'espace du bar s'est entretemps libéralisé, surtout parce que le service y est assuré par des femmes, en général, et parce que bien des fois la propriétaire des lieux elle-même est une femme, il demeure que c'est un espace masculin. Un espace donc qui, par son genre, s'oppose à l'espace privé de la maison qui, ainsi, est féminisé.



*Gobelet royal bamiléké (Pinakothek, Munich)*

La socialité minimale, c'est ce que les Allemands appellent 'Stammtisch', et que les Maliens appellent le 'grin'. C'est un lieu de rencontre quotidienne, l'unité minimale de l'association publique en quelque sorte, qui, pour ce qui est de l'Allemagne, serait le 'Verein', et 'la tontine' pour le Cameroun. Dans sa définition traditionnelle et originale qui lie les gens aux esprits, le koungang est un organe de la chefferie. C'est donc un espace de socialité culte, où ne

se retrouvent que des initiés, ceux qui ont été élus par le chef du village. La socialité quotidienne, elle, n'a pas ces restrictions-là, y faisant partie des amis, ou alors simplement des réguliers, des habitués, qui ainsi entre eux bâtissent des liens. Les mots 'réguliers' et 'habitués' renvoient à une tradition française, qui se fonde dans le fait qu'une personne seule, individuelle, s'en va dans un restaurant de manière quotidienne – il est donc un régulier, un habitué. Ici c'est la volonté personnelle qui est le moteur, et pas l'élection par le chef du village. La socialité camerounaise est collective – trois, quatre ou cinq personnes se retrouvent de manière quotidienne dans un bar. Il y a donc une insistance sur le caractère collectif, qui fait que si une seule de ces personnes arrivait au bar, tout le monde serait surpris et le lui ferait remarquer – 'où sont tes amis ?' C'est une solidarité élective. La socialité minimale qu'est le koungang (c'est mon mot donc) se retrouve devant la véranda de maisons aussi et, parfois, pour les jeunes, après le match de football du samedi – pour des commentaires. Elle se retrouve dans des cours de maison, tout comme dans la rue. Durant les années 1990, elle s'était donné un nom politique – 'le parlement', pour ce qui est du Cameroun, et en Côte d'Ivoire, 'l'agora'. Mais ici c'était une métastase strictement politique à dimension historique, comme les 'cafés' français du XVIII<sup>e</sup> siècle sont devenus une extrapolation de ce qu'est un 'régulier' ou un 'habitué'.

C'est dans cette ambiance de socialité que la boisson est essentielle comme moteur, comme aimant, là où l'élection par le chef est absente, et donc que son contenant, la bouteille de bière, devient nécessaire. Ils ne sont pas nombreux, vraiment, les Camerounais qui s'enivrent à la

maison. Du moins ils appartiennent à une classe sociale qui a pris cette habitude de posséder une armoire à liqueurs ou une cave à vins de l'Occident. L'alcool, c'est ce qui attire le Camerounais hors du foyer domestique, qui est le règne désalcoolisé des femmes et des enfants. Car la maison est vide d'alcool, sauf quand arrivent des invités – de l'extérieur, justement. En effet, le Camerounais ne boit pas seul. Parce que la socialité autour de la boisson n'est pas nouvelle, c'est elle qui rend la bouteille, ou avant, la corne de bœuf, le *ndob nvo*, indispensable, car c'est à l'intérieur de la corne de bœuf que le vin blanc était versé, comme aujourd'hui la bouteille sert la bière. La socialité autour de la boisson est en effet une de bavardage, mais aussi de partage de la boisson. Celle-ci se boit collectivement. On se partage le contenu d'unealebasse de vin de palme, hier, ou d'une bouteille de vin de palme aujourd'hui. De même, on se partage le contenu d'un casier de bière aujourd'hui. Il y a cet élément de partage qui est fondateur de la collectivité, de l'ensemble que fabrique la socialité. Mais il y a aussi ce côté individuel, l'habitude qui fabrique un habitué, et fait que chacun vienne avec sa corne de bœuf et s'en aille avec elle.





*Yaoundé (Facebook)*

Aujourd'hui, chacun achève de boire sa bouteille de bière avant de partir. C'est dire que la socialité autour de la boisson ne connaît pas le verre, mais la bouteille que l'on tient bien fermement, et que l'on achève avant de quitter l'espace du koungang – pour uriner, pour faire un aparté avec un ami, ou alors tout simplement pour s'en aller. C'est dire aussi que la socialité dont il s'agit ici n'est pas une de confiance réciproque, mais plutôt en fait une de méfiance. Sans être

## L'ART DE LA JONG

moral, on dirait qu'elle n'est pas contraignante, mais plutôt élastique. Déjà par la flexibilité de ses membres, mais aussi par le fait qu'ils se rencontrent à l'extérieur de leurs maisons respectives.



*Corne de bœuf, bamiléké*

Le koungang est public : la distinction est si claire que bien des fois les amis du koungang ne savent pas où ils habitent réciproquement. En fait il y a une hostilité entre le public et le privé ici, l'espace du koungang étant considéré 'à la maison' comme un espace de perte, de dégénérescence. Les histoires sont nombreuses de femmes qui recherchent

leur mari, pour le retrouver au bar. Car le bar est l'espace idoine du koungang. Il n'est pas le seul, la véranda de maison, le carrefour étant tout aussi prisés. Essentiel cependant est qu'ici il s'agit d'espaces publics. C'est en fait le premier espace public qui ne soit pas possédé par l'État, le premier qui permette au Camerounais de se découvrir citoyen, car ici, il est lié dans une relation publique avec des gens qu'il ne connaît pas, qui ne sont pas ses frères de sang, mais plutôt de boisson. L'ingrédient de cette fraternité, si c'est l'alcool en premier, en second, c'est le bavardage – l'ambiance. Évidemment celle-ci est mise en branle par la politique, mais aussi et surtout par le sport, par le football. Voilà pourquoi la plupart des bars au Cameroun ont une télévision qui diffuse les matches de football. Animé par l'alcool, le koungang est le lieu de l'imagination fertile, des racontars les plus débiles.



*Corne de bœuf bamiléké*

Il n'est donc pas surprenant que la littérature africaine, depuis Amos Tutuola, y ait trouvé le lieu de son expression la plus singulière, même en l'émaciant pour la réduire à son élément fondateur qui est le couple lié par l'alcool – c'est le lieu d'une socialité par-delà la tribu, *d'une socialité républicaine*, on dirait. Le buveur de vin de palme et son malafoutier, voilà le binôme parfait qui se déploie ici dans des aventures qui sont autant celles de l'esprit que de l'alcool, autant celles de l'imagination

que de l'ivresse. Et pourtant, c'est ici, justement, que se retrouve le cœur même de la socialité qui, ainsi, devient une fraternité par-delà la vie et la mort. Car au fond, qui ne sait aussi profondément la vie de son prochain, que celui avec qui vous passez les journées au koungang ?

Il vous la raconte, car l'ivrogne dit la vérité.

## 2. DEUX HISTOIRES D'EMPOISONNEMENT



*Bansoa, 1932*

‘Le poison s’attrape dehors’, telle était la sagesse de ma mère, Makena, quand je devenais adulte – manière bien singulière de me rendre casanier – de faire de moi un écrivain. Éducation typiquement bamiléké, s’il en est. Et pourtant l’histoire du Cameroun, qui dans sa dynamique interne est rythmée par la trahison, connaît de nombreuses histoires d’empoisonnement

dont deux méritent mention, tant à cause de leur narration que de leurs péripéties. Les histoires d'empoisonnement ont cette particularité qu'elles rompent justement le pacte républicain qui se scelle à l'extérieur du foyer domestique, entre des gens qui ne se connaissent pas. Elles détruisent la confiance qui aurait été nécessaire à la constitution d'une solidarité, par-delà la socialité. Elles sont de ce fait odieuses tant du point de vue humain que du point de vue politique. Voilà pourquoi elles ont laissé une trace profonde dans l'histoire camerounaise. J'ai choisi ici deux histoires, la première autour de la chefferie contestée de Bangoua, autour d'un chef imposé par l'administration coloniale. Je l'ai choisie parce qu'elle montre la difficile transition entre deux états bien précis, l'État traditionnel, et l'État actuel fondé dans les constitutions coloniales. La seconde histoire, c'est celle de l'empoisonnement de Félix Moumié, le leader indépendantiste et président de l'Union des populations camerounaises, UPC, parce qu'ici, c'est le socle nationaliste camerounais qui ainsi était rompu, pour laisser place à ce qui aujourd'hui encore fonctionne comme régime politique camerounais. Il s'agit ici donc de deux empoisonnements-carrefours, de deux ruptures essentielles avec le futur, de deux bifurcations fondamentales qui, au fond, se sont décidées autour d'une table, d'une socialité infâme.





*Bansa, 1930*

### Première histoire

*Avant et pendant le temps des Allemands, il y avait un roi de Bangoua appelé Djomou. À sa mort, un de ses fils appelé Nana fut choisi comme son héritier. Ce Nana avait beaucoup de fils, une centaine au moins, et il se querellait, semble-t-il, avec tous. Il avait un frère appelé N'jike, à qui il donna une femme, Ketcha, qui avait été l'une des épouses de son père (Djomou). Tout cela se passait au temps des Allemands. N'jike eut plusieurs enfants de Ketcha, et parmi ses enfants, sinon parmi les enfants de cette femme – et c'est cela le point de l'histoire – il y eut un*

*autre Nana.*

*Les Allemands avaient une école à Bangoua et le jeune Nana y allait. Lorsque les Allemands ont quitté le pays pour échapper à l'arrestation pendant la guerre et se sont réfugiés à Fernando Po, Nana les a accompagnés. À la fin de la guerre, il est revenu et a travaillé pendant quelque temps dans une usine de Blancs à N'kongsamba. À N'kongsamba, il se rendait à la Mission Protestante de France et là, les missionnaires l'ont tellement apprécié qu'ils l'ont fait catéchiste à Bana en 1920. En 1922, il a renoncé à être catéchiste et est retourné à Bangoua où il n'a rien fait de particulier, pendant trois ans, sauf se rendre agréable à son homonyme le roi.*

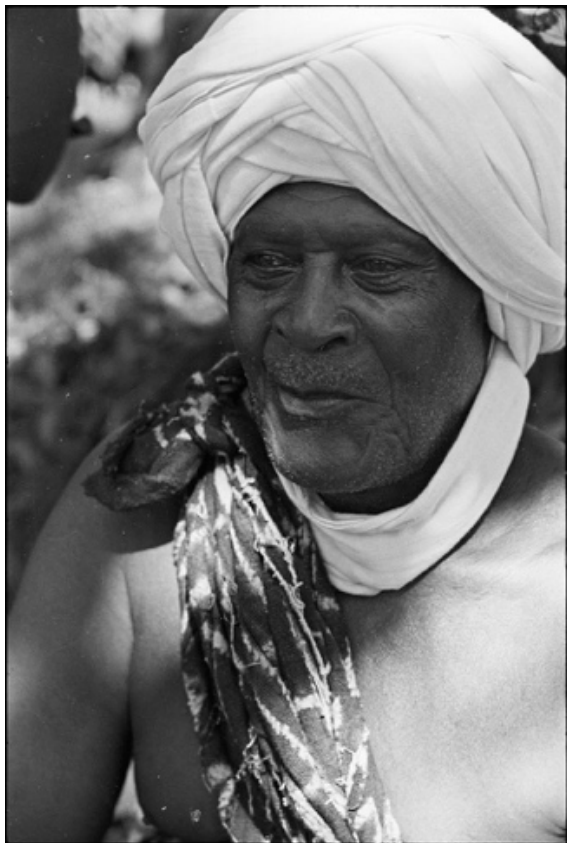
*En 1925, alors que le chef-lieu de subdivision était encore à Bafoussam, assez loin de Bangoua donc, Nana le chef, Nana I y a envoyé ce jeune homme comme son représentant. Nana le jeune en a eu assez et est plutôt allé à N'dikinimeki, où il a trouvé un emploi comme assistant interprète. En 1927, il s'est rapproché de nouveau de chez lui et a travaillé à Bafoussam dans la même fonction. Pendant tout ce temps, surtout pendant le congé d'un an qu'il a pris à Bangoua, il s'est extrêmement bien entendu avec le vieux roi, bien mieux en fait que les fils du vieux roi n'étaient capables de le faire. Et bientôt, il est allé jusqu'à dire à certains notables du royaume de Bangoua qu'ils feraient mieux d'être gentils avec lui car le vieux roi l'avait choisi pour lui succéder. En même temps, il était bien considéré par les autorités françaises car il était, semble-t-il, le seul à pouvoir tirer quoi que ce soit du vieux roi lorsqu'il s'agissait de percevoir des impôts et de régler des prestations.*

*Puis les ennuis ont commencé. Les fils du roi étaient rétifs parce qu'ils n'aimaient pas l'influence que le jeune Nana avait acquise sur le vieux Nana. Les notables se sont plaints aux autorités coloniales, leur ont dit que le vieil homme se comportait de manière déraisonnable et prenait*



*leurs plantations ainsi que leurs femmes. Les Français étaient agacés car, même avec les bons offices du jeune Nana, ils avaient tant de mal à se faire payer l'impôt. Il y a eu des palabres à Dschang, et le Chef de Région lui-même est venu à Bangoua et a fait une enquête. Finalement, le vieux roi Nana a été déposé et envoyé en exil à N'kongsamba.*

*C'est ici qu'on a découvert soudain que le jeune Nana était l'homme qu'il fallait remettre à sa place. La difficulté était qu'il était une sorte d'étranger dans la famille royale. Il n'était pas dans la ligne de succession. Il était le dernier homme au monde que les fils du roi voulaient. Le jeune Nana les a contournés cependant. Tout le monde croyait, dit-il, qu'il était le fils de N'jike, mais il ne l'était pas. Lorsque le vieux roi Djomou était mort, il était déjà dans le ventre de sa mère Ketcha. Il était, en fait, le frère de la vieille Nana. C'était un atout. Personne ne semblait pouvoir prouver qu'il n'était pas le fils de Djomou. Personne, en revanche, ne croyait qu'il l'était. Le mot « bâtard » fut marmonné. Quelle qu'ait pu être la vérité, Nana a été fait roi, et les plus turbulents parmi la centaine de ses rivaux ont été exilés. Nana a commodément oublié qu'il avait été catéchiste, ou même chrétien, et a commencé à rassembler un ménage approprié d'épouses. Mais les choses ne se sont pas bien passées à Bangoua. En 1931, la population était de 7 761 habitants, et lors du recensement de 1935, la population était tombée à environ 3 500 habitants.*



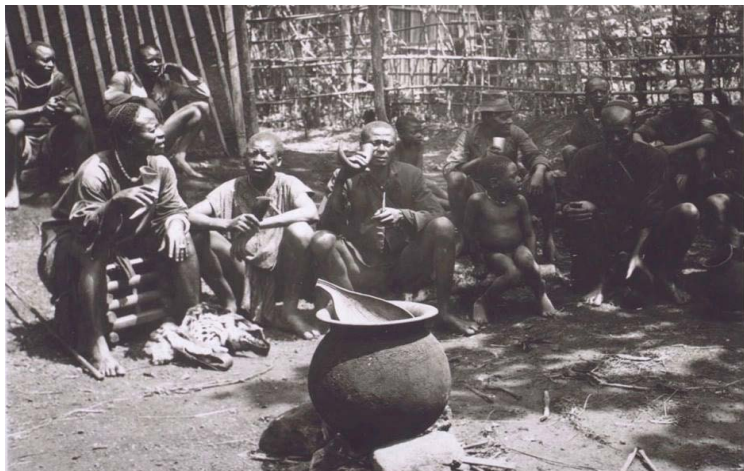
*Chef Nono (Nana), en 1956*

*Toutes les personnes importantes semblaient éviter la chefferie de Bangoua. Une visite d'État a donc été organisée. Leurs majestés de Bangangte, Balengou et Bakom se sont arrangées pour aller faire un tour à Bangoua. Le 31 juillet 1935, N'jike est ainsi arrivé avec une foule des siens. En l'honneur de l'occasion, les rois ont tiré quelques milliers de coups avec leurs silex. Le roi de Balengou a décidé, au dernier moment, de ne pas y aller. Mais il a envoyé un représentant.*

*Les rois de Bangangte et de Bakom ont été logés pour la nuit dans une belle maison de briques.*

*Nana a préparé un grand festin pour tout le monde, et la nourriture a été stockée dans une hutte spéciale en face de la maison de briques dans laquelle séjournèrent les rois en visite. Ils se sont tous bien amusés ce soir-là. Le lendemain, ils se sont bien régalez de nouveau. Puis les gens ont commencé à rentrer chez eux. Les rois de Bangangte et de Bakom sont partis le 3 août. Puis soudain le malheur est arrivé. Presque avant d'arriver chez moi, les gens étaient presque tous désespérément malades, les deux rois également. Onze Bangangte sont morts et une rumeur s'est répandue selon laquelle tous ceux qui étaient malades mouraient. Cela semblait très étrange. Les rois de Bangangte et de Bakom étaient eux aussi gravement malades. Ils étaient convaincus que leur mort arrivait. Mais le roi de Bangoua, qui avait mangé avec eux, allait parfaitement bien. C'était très suspect. Et puis, pourquoi Nana aurait-il voulu qu'il leur arrive quelque mal ? C'était la dernière chose qui semblait probable.*

## L'ART DE LA JONG



*Bali, 1932*

*Quand les rois ont commencé à aller mieux, ils ont entrepris de faire savoir leur indignation. Ils ont fait demander à Bangoua quelle explication Nana avait à offrir. Ils ont attendu. Ce n'est que quinze jours après que l'explication est venue. Car Nana a envoyé un petit garçon, de pas plus de dix ans, avec une lettre au roi de Bangangte. Ce petit garçon était l'un des fils de Nana I. Il a dit avoir entendu certains de ses frères comploter pour empoisonner la nourriture.<sup>1</sup>*

Histoire tragique, s'il en est, racontée par Clement Egerton, anthropologue anglais, en séjour à Bangangté. Les milliers de Bangoua qui quittèrent leur village s'installèrent dans la partie anglophone du pays qui depuis 2016 a sombré dans une guerre civile qui oppose Anglophones et Francophones, et donc met en face l'un de l'autre, les Bangoua francophones et les Bangoua anglophones.

<sup>1</sup> Clement C. Egerton, *African Majesty: A Record of Refuge at the Court of the King of Bangangte*, New York, Charles Scribner's Sons, 1939, p. 286-289. Ma traduction.

La deuxième histoire se passe, elle, en Suisse, à Genève, et est racontée par Jean-Martin Tchaptchet, Bangangté, responsable parisien de l'UPC.

## Deuxième histoire

*Pendant ma mission, je pris plusieurs repas avec le Président Moumié. Une ou deux fois en présence d'une amie à lui.*

*Je fus ainsi amené à participer au dîner fatal du 15 octobre 1960.*

*En tant que dernier Camerounais, et sûrement le dernier militant de l'UPC à avoir vécu avec le Président Moumié ses derniers jours, mon témoignage fut important pour l'enquête pénale que la justice suisse mena à ce sujet en son temps et qui servit à la recherche de la vérité.*

*Je veux donc rappeler les faits essentiels dont je me souviens encore.*

*Le repas eut lieu dans un restaurant de la Vieille Ville de Genève. Notre hôte, William Bechtel, un journaliste suisse, avait déjà rencontré Moumié à Accra.*

*En raison du complot du silence entretenu par la presse sur la lutte du peuple camerounais, trouver un journaliste et de surcroît originaire d'un pays neutre comme la Suisse, qui se proposait de tenir l'opinion informée du déroulement de notre résistance, ne pouvait être qu'une bonne affaire.*

*Bechtel nous fit visiter ses bureaux dans l'après-midi. Après un apéritif que nous prîmes plus tard avec lui en ville, le Président Moumié et moi rejoignîmes notre hôte en début de soirée.*

*Pendant le dîner qui se fit dans une arrière-salle du restaurant,*

*Bechtel était assis en face du Président Moumié et moi à la gauche de ce dernier. Le siège en face de moi était vide. Au début de la soirée, notre hôte fut appelé au téléphone. Il nous dit en nous rejoignant que son patron s'excusait de ne pouvoir être avec nous. Pendant le repas, la conversation porta sur divers sujets. Bechtel nous montra aussi moult photos de sa visite au Ghana.*

*Nous nous séparâmes avant minuit.*

*Le 16 octobre au matin, je fus appelé à l'hôtel du Président Moumié. Il me parla des douleurs qu'il avait ressenties dans la nuit, et du diagnostic posé par le médecin qui était venu le voir. Je lui proposai de remettre mon voyage de retour en France. Il déclara que cela ne valait pas la peine. Il me dit vouloir lui-même voyager ce jour-là sur Conakry. Il me demanda d'aller enregistrer ses bagages et de prendre mon train pour rentrer à Clermont-Ferrand.*

*Ce que je fis.*

*Grande fut ma surprise quand, plus d'une semaine plus tard, je reçus un télégramme me demandant de venir d'urgence à Genève ou le Président Moumié était toujours et gravement malade. J'en conclus qu'il n'avait peut-être pas voyagé le 16 octobre.*

*À mon arrivée à Genève, je le trouvai sans respiration artificielle à l'hôpital cantonal.*

*Une enquête pour homicide volontaire avait débuté.*

*Mon audition par le juge d'instruction Dénicher commença dès le lendemain.*

*Les vice-présidents de l'UPC, Ernest Ouandié et Abel Kingué, ainsi que Madame Marthe Moumié arrivèrent quelques jours plus tard à Genève.*

*Jacques Vergès, avocat au barreau de Paris, célèbre défenseur des nationalistes algériens et des démocrates français réprimés pour des raisons politiques, militant anticolonialiste chevronné, nous rejoignit pour être l'avocat de l'UPC.*

*Félix Roland Moumié, président de l'Union des Populations du Cameroun, succomba le 3 novembre 1960.<sup>2</sup>*

Jusqu'aujourd'hui le corps de Félix Moumié demeure enterré à Conakry, en Guinée, où il sera mené par Ouandié, qui lui-même sera exécuté en 1971. Conakry où Paul-Fernand Kemayou, le chef bangou alors en exil, et Ouandié était Bangou, mourra en 1985, après la visite d'une délégation du gouvernement camerounais, empoisonné lui aussi. L'épouse de Moumié, Marthe Moumié, retournée au Cameroun à un âge avancé, y sera violée et assassinée dans des conditions non encore élucidées. Celui qui en 1960 était aux rênes du pouvoir au Cameroun et à la manœuvre du verre empoisonneur de Genève, Ahmadou Ahidjo, n'échappera pas non plus au tourbillon de l'histoire camerounaise car, condamné à mort par contumace en 1984 par son héritier et successeur Paul Biya, il mourra en exil à Dakar, au Sénégal, où il est encore enterré. Pour échapper au cercle vicieux de ces histoires de socialité et de confiance publique rompues (le mot camerounais pour les désigner, c'est *trahison*), Paul Biya essaye de mourir plutôt dans son palais.

Son cuisinier est vietnamien.

---

<sup>2</sup> Jean-Martin Tchaptchet, *Quand les jeunes Africains créaient l'histoire: Récits autobiographiques. Deuxième tome*, Paris, 2006, p. 335-336.

L'ART DE LA JONG



*Félix Moumié et son père, à Accra, Ghana, 1960*



3. LES RÈGLES DE LA SOCIALITÉ



*Paul Biya et son cuisinier vietnamien derrière lui*

Tu payes d'abord avant de décapsuler, car on ne sait jamais ;

Quand tu as payé ta bière, la femme du bar compte ton argent et te rembourse sur place, car on ne sait jamais ;

Chacun ouvre sa bière lui-même et finit de

## L'ART DE LA JONG

boire ça sur place, car on ne sait jamais ;

Tu ouvres ta bière avec les dents, même si ça pète dans ta bouche, car on ne sait jamais avec l'ouvre-bière ;

Tu ne laisses jamais ta bière ouverte devant ta place et tu pars baratiner la vendeuse d'atchombo, car tu ne sais pas ce qui va se passer par-derrière ;

Tu veux pisser, tu pars pisser avec ta bière en main, car on ne sait jamais ;

Si un combi de bar te donne une bouteille de bière qu'il a à moitié bue, refuse seulement !, car on ne sait jamais ;

Le bon Camerounais ne boit pas tous les jours dans le même bar, car on ne sait jamais ;

Manière de dire qu'avec autant de sans confiance au koungang tu sais déjà à quoi t'en tenir.

Voilà quelques règles de l'art de la jong, qui découlent de l'histoire tragique du Cameroun. Elles sont incompréhensibles quand sevrées des chapitres disjoints, mais rectilignes des empoisonnements historiques qui se transmettent dans le foyer domestique et, ainsi, informent sur le comportement des hommes en public, dans l'espace du bar. La maison dicte ainsi les réflexes du koungang, et définit comment l'habitué se comporte devant ses amis. La maison absente prend ainsi la place de cet esprit qui manquait au koungang quand sevré de sa définition initiale constituée par la chefferie. La

maison prend la place des ancêtres pour définir l'ethos du koungang social. La maison, c'est-à-dire la femme, car il y va de la survie même de l'homme. La maison est le socle moral, car au koungang elle impose à chacun la prudence, et le fait par des paroles, maternelles, conjugales, qui dictent la méfiance réciproque aux hommes, et ainsi sabordent la constitution républicaine que le projet du bar pourrait porter. La littérature, toute ma littérature, a comme projet de restaurer cette confiance fracturée, en commençant par la réécriture du binôme fondateur qui chez moi unit plutôt l'écrivain et le lecteur.

Me lapte !

# SYMPOSIUM

## on the work of /sur l'oeuvre de PATRICE NGANANG

École normale supérieure de Paris (France), 24 mai 2022

Princeton University (USA), 6 octobre 2022

---

- **Bénicien Bouchedi Nzouanga**, La corporalité de Patrice Nganang à l'épreuve de l'écrit, du regard social et du discours politique.
- **Jean-Michel Devésa**, Patrice Nganang et le roman : l'hypothèse d'une langue française « minorée ».
- **Peter Wuteh Vakunta**, Palimpsests: Indigenization of Language in Nganang's *Temps de chien*.
- **Raoul Djimeli**, Les Bamiléké et l'engagement politique dans l'écriture de Patrice Nganang : lecture de *Empreintes de crabe*.
- **D. Vance Smith**, Zigzag Writing and the ruses of Irony: Nganang's Alphabets.
- **Eric Oka**, Patrice Nganang : un écrivain entre la théorie et la pratique.
- **Roger Fopa-Kuete**, Par delà la littérature, pour une action préemptive : l'exemple de la construction de salles de classe à Yaoundé.
- **Patrice Nganang**, L'art de la jong.
- **Patrice Nganang**, The kaba uprising.

ISBN: 979-10-90147-58-4



15 €

[www.tehameditions.com](http://www.tehameditions.com)